

que nécessitait l'ignorance de M. Daverny en ce qui concernait les affaires. Cette sorte d'initiation fut des plus pénibles pour le pauvre savant qui avait dépassé l'âge où les nouvelles connaissances s'infiltrèrent aisément dans l'esprit, et il se sentit plus que jamais effrayé de l'administration de cette fortune. Il essaya bien dans le premier moment de se faire aider par Frédéric ; mais celui-ci, entièrement absorbé par le plaisir ou la fatigue qui le suit inévitablement, l'écoutait avec distraction ou cédait à un invincible besoin de sommeil.

— Je lui ai donné un mois pour s'amuser, se disait alors M. Daverny, il est juste qu'il en profite ; mais moi, grand Dieu ! quelle terrible chaîne m'est rivée au cou ! et que j'ai besoin de songer au bonheur de ma fille pour ne pas tomber écrasé sous le poids !

Il y avait quinze jours environ que M. Daverny était à Paris, quand, un matin, le domestique spécialement attaché à son service ouvrit la porte du salon en annonçant :

— M. Albéric de Chaudmonpré.

Marcel se sentit tressaillir des pieds à la tête ; il se voyait tout à coup en présence d'un ennemi.

Les traits de ce jeune homme étaient beaux, mais on y découvrait bientôt les tristes stigmates d'une vie désordonnée. Quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa